

LES PLURIELS DOUBLES DE L'ITALIEN : UNE INTERFERENCE DE LA SEMANTIQUE ET DE LA MORPHOLOGIE DU NOM

De toutes les langues romanes, l'italien semble bien être celle qui présente dans sa grammaire le plus grand nombre d'"hésitations". Il ne manque pas de cas, en effet, où le professeur d'italien, après avoir consulté bon nombre de grammaires - et des meilleures - doit avouer son incapacité à donner une règle précise, valable pour tous les cas. Ces incertitudes touchent tous les domaines : morphologie du nom (*i bracci/le braccia*), comparatif (*più di/più che*), auxiliaires (*essere/avere vissuto*), morphologie du verbe (*dimenticarsi di, dimenticare ; perso, perduto*, etc.), et même morphologie de l'article (emploi ou non du partitif : *ho mangiato mele, homagiato delle mele*). Toutes les alternances que nous venons de citer et dont la liste est loin d'être exhaustive, ne sont pas des variations régionales : on les trouve sous la plume d'un même auteur qui peut les faire alterner d'une phrase à l'autre, si ce n'est dans une même phrase. Comme les grammaires, qu'elles soient italiennes ou françaises, gardent, suivant le mot d'André Pézard (1), "un silence étrange dans les cas les plus déconcertants", il ne reste au professeur d'italien qu'à compter sur son "intuition", sur sa connaissance spontanée de l'italien. D'autant que lorsque, dans la meilleure des hypothèses, une grammaire donne une règle qui semble convenir à un grand nombre de cas, cette règle ne permet pas d'expliquer les nuances de sens entre une forme et l'autre, que tout sujet parlant l'italien perçoit cependant. Pourquoi, dans ce cas, les grammairiens, au lieu de formuler des règles encadrées souvent d'un grand nombre d'exceptions, ne s'attacheraient-ils pas à décrire le fonctionnement même du langage ? Ainsi pourrait-on à la fois trouver la règle et expliquer les nuances d'emploi. Ce serait la meilleure manière pour le linguiste de mettre le résultat

de ses recherches au service du professeur de langue.

Ce type de recherche pose avant tout un problème de méthode. Comment pénétrer au plus intime des mécanismes linguistiques ? Comment, à partir des éléments du discours (écrit ou parlé), ne présentant que des emplois particuliers, reconstituer un mécanisme général capable d'expliquer l'ensemble des cas relevant du même phénomène ?

Les fondements de cette méthode sont ceux de la psycho-systématique du langage dont le créateur, Gustave Guillaume, a déjà été présenté aux lecteurs des *Langues Modernes* par Gérard Moignet (2). En choisissant d'appliquer l'une de ses découvertes théoriques à un problème encore irrésolu de grammaire italienne, nous voulons essayer de montrer les possibilités de la linguistique théorique dans la description d'une langue à laquelle elle n'a jamais encore été appliquée : l'italien.

*

* * *

On connaît le problème auquel nous faisons allusion : alors que la plupart des substantifs de l'italien gardent leur genre en passant au pluriel, il en est quelques-uns qui sont masculins au singulier et féminins au pluriel, sans changement de sens : *il paio*, *il centinaio*, *il migliaio*, *il miglio*, *l'uovo*, font au pluriel *le paia*, *le centinaia*, *le migliaia*, *le miglia*, *le uova*. Cependant, dans la plupart des cas, il existe, à côté du pluriel féminin en *-a*, un pluriel régulier en *-i*, chacun des deux ayant un sens et des emplois différents. Ainsi, tandis que *il braccio* peut s'appliquer aussi bien à une personne qu'à une croix, un fleuve, un candélabre, etc., le pluriel distingue un féminin, *le braccia*, réservé aux personnes, et un masculin, *i bracci*, désignant les bras d'une croix, d'un fleuve, d'un candélabre, etc. De même, le singulier *il ciglio* peut signifier *le cil* d'une personne ou le bord d'une route, d'un ravin, etc., alors que le pluriel *le ciglia* ne peut signifier ni les bords d'une route, ni ceux d'un ravin pour lesquels seul convient le pluriel *i cigli*.

Comme l'ensemble de ces noms avec double pluriel ne dépasse guère la trentaine dans l'italien contemporain, tous

unique donnant un sens au pluriel en *-a* et un autre au pluriel en *-i*. Mais ils se sont heurtés chaque fois à des cas apparemment irréductibles. Examinons les principaux types de solutions proposées.

Les grammaires historiques cherchent à éclairer ce problème en se référant à l'évolution de la langue italienne qui fait apparaître que les pluriels féminins en *-a* sont des résidus d'anciens pluriels neutres latins en *-a* :

- Deuxième décl. : bracchium, i ➡ bracchia > braccia
- Troisième décl. : os, ossis ➡ ossa > ossa
- Quatrième décl. : cornus, us ➡ cornua > corna

"Le singulier évoquant par sa terminaison un masculin est passé du genre neutre au genre masculin ; le pluriel évoquant par sa terminaison un féminin est passé du genre neutre au genre féminin" (3).

Mais plusieurs noms italiens pourvus d'un pluriel féminin en *-a* n'étaient pas des neutres en latin :

- digitus, i (2e décl.), m ➡ plur. digiti, orum.
- fructus, us (4e décl.), m ➡ plur. fructus, fructuum.

C'est ce que constate, sans pour autant l'expliquer, la grammaire historique : la flexion en *-a* "s'est étendue à des mots qui étaient masculins en latin (digitus, fructus)" (4).

Inversement, de nombreux neutres latins n'ont jamais donné en italien de pluriel féminin en *-a* :

- ferrum, i ➡ plur. ferra, orum > it. ferri.
- monstrum, i ➡ plur. monstra, orum > it. mostri, etc.

On cherche en vain une explication : on apprend seulement que de nombreux pluriels en *-a* ont leur origine dans le pluriel neutre latin qui était déjà en *-a*.

Les grammaires didactiques, elles, tout en faisant parfois allusion à l'origine des pluriels en *-a*, cherchent à les regrouper pour en faciliter l'assimilation et, pour ce faire,

énoncent des règles.

La première de ces règles que proposent d'un commun accord les grammaires françaises et italiennes, [Camugli (5), Babou (6), Pézard (7) et Battaglia-Pernicone(8)] est tirée de l'analyse d'exemples tels que ceux que nous avons cités plus haut : *bracci/braccia, cigli/ciglia*, etc.. Le sens propre y est manifestement réservé au pluriel en *a-* (*le braccia, le ciglia di una persona*), tandis que le pluriel en *-i* s'applique à tous les sens figurés. Mais l'application de cette règle à d'autres mots, même en nombre limité, présente tout de suite des difficultés. Sans entrer dans le détail des classifications, qu'il nous suffise de citer par exemple la grammaire italienne de Battaglia-Pernicone, qui ne craint pas de se contredire en énonçant la règle : "Per lo più, l'uso del plurale femminile in *-a* vale per il senso proprio, e l'uso del plurale maschile in *-i* vale per il senso figurato", et en en donnant comme illustration : "le fila di una congiura" e "i fili del telegrafo" ; "il gatto fa le fusa", e "i fusi servono a filare", où l'on voit nettement que c'est exactement le contraire qui se produit : le pluriel en *-a* a ici le sens figuré et le pluriel en *-i*, le sens propre !

Mais l'unanimité des grammaires n'est pas davantage un gage de bon classement : *membri* et *corni* sont réservés tous deux par la plupart des grammaires pour le sens figuré, ce qui laisse sans explication des cas comme "i corni dei rinoceronti" (9) ou "le braccia son *membri* del corpo" (10) (au lieu de *corna* et de *membra*), où le pluriel en *-i* a bien valeur de sens propre.

Une deuxième règle de classification est donnée avec la distinction du "sens collectif" et du "sens distributif" (11) que la grammaire de A. Pézard présente sous la forme "pris ensemble ou pris individuellement, par deux, par trois, etc." (12) et que la grammaire de Regula-Jernej (13) semble accepter comme principe général d'explication. Mais son application est loin d'être convaincante. Ainsi, la grammaire de Regula-Jernej déclare : "il primo plurale [in *-i*] è detto 'singolativo'", il secondo "collettivo", puis donne les explications suivantes :

"- il ginocchio
- i ginocchi (forma meno comune),

- le ginocchia (di una persona) ;

"- il grido

- i gridi e, più usato, le grida ;

"- l'urlo

- gli urli, e, più usato, le urla",

ce qui n'explique rien, pas plus que :

"- il vestigio - i vestigi o le vestigia."

Un principe d'explication dont on ne se sert pas n'en est pas un.

On doit reconnaître cependant qu'il n'est pas facile d'appliquer les notions de "collectif" et de "distributif" à des concepts tels que ceux de cris (*gridi/grida, stridi/strida*) ou de hurlements (*urli/urla*). La distinction qui est établie par la plupart des grammaires - lorsqu'elles ne disent pas que "più o meno indifferente è l'uso dei due plurali" (14) - est celle de "cris humains" (= communs à tous les hommes) et de "cris d'animaux" (15), qui ne répond pas du tout à la réalité.

Le moindre sondage dans la langue italienne contemporaine (16) met en présence d'exemples de pluriels en *-i* pour des cris humains et, quoique plus rarement, de pluriels en *-a* pour des animaux. En voici deux exemples dans un court passage de Pratolini : [les fascistes sont venus faire des représailles, puis sont repartis] "Il loro canto si è perduto, lontano. [...] Soltanto nella casa dell'onorevole, dalle stanze tutte illuminate come per una festa, provengono singhiozzi disperati, non più *gridi* : una veglia funebre. La strada è tornata al suo silenzio e al suo deserto, ove quegli spari, quegli ruli e il canto, hanno lasciato un'eco, una presenza" (17). On voit qu'il ne s'agit pas de cris d'animaux. En revanche, le chien du Guépard, dit Lampedusa, "inseguiva l'amico riempiendo la villa di *urla gioiose*" (18).

Certaines grammaires offrent enfin un dernier principe de répartition : "contenant-contenu", limité à un nombre très réduit de cas : *sacca/sacchi, carra/carri, miglia/migli* (19), qu'il est manifestement impossible de retenir comme principe général d'explication. Et comme il reste encore un résidu, on le classe sous le titre : "Autres sens" (20) et on renvoie au dictionnaire pour les cas plus "délicats" (21). Cela revient à avouer la difficulté de trouver un principe unique d'explica-

tion, tout en refusant - fort légitimement ! - de multiplier à l'excès les regroupements. On pourrait en effet, à la limite, en utilisant cette méthode jusqu'au bout, aboutir à des groupes qui ne comprendraient chacun qu'un seul exemple !

Toutes les grammaires que nous venons d'étudier ont en commun par-delà leurs différences, une méthode non explicitée, mais fondamentalement identique : elles partent toutes des distinctions de sens que comportent les emplois de chaque type de pluriel et elles essaient ensuite de généraliser dans toute la mesure du possible. Aucun principe ne réussissant à rendre compte de la totalité des cas, des regroupements plus ou moins fournis apparaissent alors, tout à fait irréductibles les uns aux autres. Qu'y a-t-il de commun en effet, entre les critères proposés : sens propre et sens figuré, collectif et distributif, contenant et contenu ?

Pour avoir quelques chances d'aboutir à un résultat plus satisfaisant, il nous faudra adopter une méthode différente : au lieu d'essayer d'embrasser d'un seul regard les innombrables sens de ces pluriels doubles (innombrables eu égard à leur nombre somme toute limité), nous nous attacherons à étudier en théorie les rapports du singulier et des deux pluriels, persuadé que chaque pluriel en *-a* ou en *-i* met en jeu un mécanisme de langue unique qui produit des effets de sens différents suivant la substance lexicale à laquelle il s'applique. L'analyse d'exemples tirés des meilleurs écrivains italiens contemporains nous permettra ensuite de vérifier la portée de notre théorie.

*

* * *

Le système du nombre est un rapport constant et étroit entre le singulier et le pluriel, deux notions à la fois antithétiques et qui se supposent l'une l'autre : pas de singulier sans l'idée du pluriel, pas de pluriel sans la représentation du singulier :

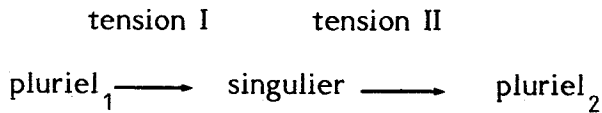
pluriel \rightleftharpoons singulier.

Or, pour que l'esprit institue un rapport entre deux notions, il faut qu'elles soient toutes deux présentes

simultanément, ce qui ne saurait être possible pour lui puisque, placé dans le temps, il est tenu de n'engendrer qu'un concept après l'autre (21 bis). Aussi résout-il ce problème en parcourant *successivement*, dans les deux sens et sans solution de continuité, la distance qui sépare les deux notions. Il obtient ainsi le double mouvement exigé pour le rapport, non pas simultanément, mais en le décomposant :

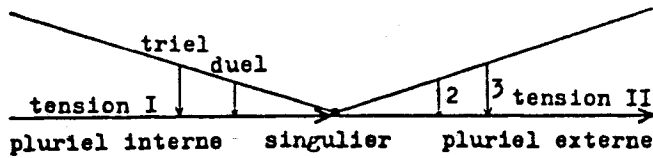


On conçoit que le point d'arrivée du premier mouvement (tension I), et le point de départ du deuxième mouvement (tension II), ne donnent lieu qu'à une seule et même notion (B) et que celle-ci ne puisse être que le singulier, concept unique et facile à saisir (22), tandis que le pluriel, qui présente plusieurs saisies possibles, se situe à l'origine et à l'arrivée de l'ensemble des deux mouvements. Nous obtenons ainsi pour le système du nombre les opérations suivantes réparties en fonction du temps opératif :



L'esprit engendre le singulier à partir du pluriel, par réduction progressive du contenu (tension I), puis construit le pluriel par addition de singuliers (tension II). Le pluriel₁ se trouve ainsi marquer la pluralité dans un mouvement tendant au singulier. Nous l'appellerons, à la suite de Gustave Guillaume (22 bis), *pluriel interne* parce qu'il est le contenu - l'intérieur - d'une forme singularisante. Par opposition, le pluriel₂, sera appelé *pluriel externe* parce qu'il contient un nombre de plus en plus grand de singuliers à mesure que l'opération s'avance en elle-même. Ce que visualise le schéma suivant :

(Voir page suivante).



Le pluriel externe est un concept stable, car il tend vers un "plus" de pluriel et peut par conséquent être saisi aussi loin que l'on voudra du singulier sans cesser d'être un pluriel. Il n'en est pas de même du pluriel interne : porté par un mouvement de singularisation, celui-ci tend en effet vers un "moins" de pluriel, ce qui, au terme du mouvement, le conduit à disparaître comme tel. Cette contradiction inhérente à la conception même de pluriel interne explique une série de phénomènes dont la convergence n'est certainement pas l'oeuvre du hasard :

1° la présence pour signifier ce pluriel de la voyelle -a qui est en général en italien la marque du singulier (*la casa*, *il problema*). Par opposition, la voyelle -i du pluriel externe est nettement, elle, une marque de pluriel.

2° Le passage fréquent de ce pluriel interne au singulier qui lui fait suite dans le temps opératif, sans changement de sens ni de genre : LE FRUTTA (les fruits que l'on mange, le dessert) tend de plus en plus à devenir LA FRUTTA (même sens) ; LE LEGNA ne se trouve plus guère que dans les grammaires : la langue vivante (parlée ou écrite) n'emploie plus que LA LEGNA et, si elle a besoin du pluriel, elle a recours au pluriel externe : *le legne*.

3° La langue ancienne présentait de nombreux cas de pluriel interne qui ont disparu : *le castella*, *le anella*, *le vascella*, *le terga*, etc., remplacés par des pluriels externes.

4° Si nous étendons notre observation aux autres

_____ sur le français. H. G. G. G.

5° enfin, l'histoire fait apparaître une tendance constante des langues à éliminer les représentations du pluriel interne proches du singulier : quatriel, triel, duel.

*

* * *

La théorie que nous venons d'établir écarte tout à fait les règles de répartition *sens propre/sens figuré* et *contenant/contenu* des grammaires et confirme à la fois la justesse et l'insuffisance de la règle *collectif/distributif*. Le pluriel interne ne coïncide en effet que partiellement avec la notion de *collectif*. La langue qui est un phénomène dynamique tributaire, comme nous l'avons vu, du temps opératif, est plus sensible à la visée du discours qu'à des notions statiques. Dans le pluriel en -a, ce qui s'impose, ce n'est pas la notion d'un tout, d'un ensemble (*collectif*), mais celle d'une visée de singulier, d'un mouvement ayant comme aboutissement normal le singulier. Si, dans l'ensemble, le concept de *collectif* rend compte d'un certain nombre de cas, il en est pour lesquels il se révèle incapable de donner une explication satisfaisante pour la simple raison que ce ne sont pas des collectifs.

Ainsi, pour les notions de cris, GRIDI/GRIDA alternent chez un même auteur, de même que STRIDI/STRIDA et URLI/URLA. Le critère du choix est celui de l'intention : des cris ayant un sens précis, émis avec une intention particulière (= singularisante) seront des GRIDA, STRIDA, URLA. Si, au contraire, le locuteur ou l'écrivain ne leur attribue aucune intention unificatrice, ils seront versés au pluriel externe : GRIDI, STRIDI, URLI. Evidemment, il est rare que des animaux manifestent par leurs cris une intention particulière ; c'est pourquoi les cris des animaux seront en majorité des GRIDI, STRIDI, URLI. Mais nous avons vu que Bencicò, le chien du Guépard, manifeste sa joie en poursuivant l'ami de la maison de ses URLA que l'auteur prend soin de qualifier de "gioiose" ce qui va dans le sens de notre interprétation. Pour les cris humains, on peut généralement expliciter le message contenu

nel mio letto ! niente di questi "farai" e "non farai". Decido io ; ho già deciso da quando tu non te lo sognavi neppure ! E basta ! " (23).

"Occorsero GRIDA, pugni, e calci contro il cancello, perché la luce tornasse ad accendersi" (24)

"Ai muri, c'erano dei manifesti tricolori che traducevano in termini più chiari le ragioni delle GRIDA" (25).

Il en est de même dans l'épisode des *Promessi Sposi* où Renzo se trouve pris, à Milan, dans une manifestation qui réclame des mesures contre la disette : "La moltitudine attribuiva un tale effetto alla scarsezza e alla debolezza de' rimedi, e ne sollecitava ad alte GRIDA de' più generosi e decisivi" (26). La foule pille les boulangeries et met le feu aux instruments qu'elle y trouve : "La fiamma si ridesta ; con essa LE GRIDA sorgon più forti : "Viva l'abbondanza ! Moiano gli affamatori ! Moia la carestia ! [...] Viva il pane !" (27). Par la suite, chaque fois que Manzoni voudra désigner les cris de la foule qui réclame, il emploiera la forme en -a. Mais, dans une manifestation, il y a aussi les cris effrayés de ceux qui sont piétinés, pressés, bousculés, et alors c'est le pluriel externe qui s'impose : "La folla si sparge ne' magazzini [...]. Uno corre a una madia [...], un altro [...] che ha conquistato un buratello, lo porta per aria ; chi va, chi viene ; uomini, donne, fanciulli, spinte, rispinte, URLI, e un bianco polverio che [...] tutto vela e anebbia" (28).

On peut donc observer que Manzoni distingue deux

quelque chose et ceux qui ne sont que des manifestations provoquées par une cause antécédente (cris de peur, de douleur, etc.) : les premiers sont des pluriels internes, les seconds, des pluriels externes. Le français fait d'ailleurs, dans sa morphologie verbale, une distinction analogue : *crier* est un verbe actif, *s'écrier* un verbe indéfectiblement pronominal parce que dépendant d'une cause antécédente.

Un cas intéressant est offert par Pratolini dans sa description des fascistes qui interviennent dans les rues de Florence en semant la mort et en poussant des cris sauvages. Pratolini, qui leur est violemment hostile, ne trouve le plus souvent aucun sens à leurs manifestations : "I fascisti, eccitati dal sangue e dal fuoco, si annunziano con cripitii di salve, con URLI e "A noi !" (29), ni à leur mise en scène

pourtant concertée : "Aveva immaginato le azioni squadriste accompagnate da canti, da GRIDI, in cui anche gli URLI dei feriti erano a solo di gioia" (30). Ces seuls emplois de pluriels externes, là où un fasciste aurait parlé de *grida* et de *urla*, suffirait à nous convaincre, si nous ne le savions déjà, que Pratolini est profondément antifasciste. Mais lorsqu'il suit son héros qui cherche à avertir les communistes visés par l'action des fascistes et qui se trouve soudain face à face avec eux, ces cris prennent alors un sens manifeste ; ils annoncent en effet la mort : "Fosti costretto ad allungare la strada per non incrociare un'auto di fascisti che ti veniva incontro con le sue GRIDA e gli spari". De même, les cris de ceux qui vont être fusillés par les fascistes - cris chargés de sens pour tous ceux qui les entendent ! - sont des GRIDA : "Gli spari e LE GRIDA hanno risuonato sulle mura, sui lastrici come su tamtam primitivi, una fantastica martinella ha propagato il suo rintocco" (31).

Mais les cris provoqués chez les assistants par ces assassinats, cris, cette fois, d'épouvante, de désespoir ou de douleur (= qui ne conduisent pas à l'épouvante, au désespoir, à la douleur, mais qui en sont issus), prennent le pluriel externe : "Non si è quindi spostato un saliscendi, non si è schiusa una porta all'arrivo dei fascisti, non si è accesa una luce allorché nella casa dell'onorevole Bastai sono risuonati quattro colpi di pistola, GLI URLI di una donna, il pianto dei ragazzi" (32).

La place nous manque pour faire une analyse analogue de tous les types d'alternance. Nous nous limiterons donc à envisager les notions les plus employées ou les plus délicates.

Le critère de distinction est évident pour les éléments du corps humain : même pris par deux (*le labbra, le braccia, le ginocchia, le sopracciglia, le calcagna*), par quatre (*le membra*) ou par un nombre plus grand encore (*le ossa, le ciglia*), ils évoquent le plus souvent à l'esprit l'idée de la personne dans son intégrité et son activité. Mais dès que l'on sort de ce domaine, toute idée d'unité disparaît : on peut imaginer autant de bras (*bracci*) que l'on veut à un candélabre, à un fleuve, à une croix, sans parvenir à imposer l'idée de choses qui vont naturellement ensemble, qui ont, comme les bras du corps, une même fonction. Il en est de même pour les membres (*membri*) d'une société ou pour les bords (*cigli*) d'une route, d'un ravin ; seul le pluriel externe,

distributif, convient.

Nous avons vu cependant, par un exemple de la grammaire de Camilo Llovera Majem (33), que *membri* pouvait être appliqué au corps humain lorsque l'idée d'unité était récusée : "le braccia son MEMBRI del corpo umano" ; inversement, si cette même idée est expressément visée, le pluriel MEMBRA peut s'imposer pour le sens figuré, comme dans cette phrase du dictionnaire Cappuccini-Migliorini : "Raccolse e ridusse ad unità le sparse MEMBRA dell'opera."

Un cas tout aussi curieux est celui de *ginocchi/ginocchia* que nous allons analyser un peu plus en détail parce que la grammaire de Battaglia-Pernicone déclare que "più o meno indifferente è l'uso dei due plurali : ginocchi e ginocchia" (34), cependant que A. Pézard conseille de consulter le dictionnaire, l'usage étant, dit-il, "assez délicat". Pour mieux juger de la finesse d'emploi des deux formes, nous ne prendrons nos exemples que chez un seul auteur : Italo Calvino, dans ses *Racconti* (35).

On constate d'abord, contrairement à la remarque de Regula-Jernej - "i ginocchi (forma meno comune), le ginocchia (di una persona) - une alternance assez régulière entre les deux formes à peu près aussi employées l'une que l'autre : p. 24, *ginocchi* ; p. 37, *ginocchia* ; p. 49, *ginocchia* ; p. 150, *ginocchi*, etc. En outre, il s'agit presque toujours des genoux d'une seule personne, sauf dans deux cas (p. 37, *ginocchia* ; p. 137, *ginocchi*).

L'application de la théorie est aisée : chaque fois qu'il s'agit de la partie du corps constituée par les genoux, c'est-à-dire lorsque les deux genoux sont pris ensemble, utilisés simultanément pour une même fonction, le pluriel est *ginocchia* :

P. 49 : "Era un grasso uomo [...] che [...] muoveva le mani su una carta topografica aperta SULLE GINOCCHIA".

P. 148 : "Solo il più piccolo, che mangiava SULLE GINOCCHIA del babbo, li guardò zitto."

Mais il suffit d'une impression même minime pour que les genoux soient dissociés :

P. 150 : "Il postino sogghignava, le mani SUI GINOCCHI." On voit bien pourquoi : le facteur a une main posée sur chaque genou. Seul le pluriel externe convient. A plus forte raison lorsque les genoux ont une action antagoniste :

P. 24 : "Maria-Nunziata (...) si stringeva la sottana tra

I GINOCCHI" (*tra le ginocchia* n'aurait pas de sens) ;

P. 63 : "... Il soldato fece appena in tempo a rimpiat-tarcisi dietro, rannicchiato con la testa tra I GINOCCHI" ;

P. 111 : "Gli altri gridarono che non si poteva dormire e il bassitalia li scavalcò COI GINOCCHI."

Dans ce dernier exemple, les genoux passent l'un après l'autre au-dessus des corps étendus. Un cas, enfin est particulièrement clair :

P. 137 : "Sui tavoli c'erano donne che facevano danze. Per quanto si fosse fatto, c'erano sempre molti più marinai che donne, pure ognuno che allungasse una mano incontrava una natica o una mammella o una coscia che sembravano smarrite e non si vedeva di chi fossero : natiche a mezz'aria e mammelle all'altezza DEI GINOCCHI."

Dans cette orgie et ce mélange indescriptible d'"objets perdus", les genoux sont tout aussi dissociés que les autres éléments.

La différence de sens entre *sopraccigli* et *sopracciglia* semble, elle aussi, si subtile que, pratiquement, aucun dictionnaire n'essaye de donner une explication. On comprend parfaitement la forme courante *sopracciglia* ; elle fait voir les deux sourcils utilisés simultanément : *inarcare* LE SOPRACCIGLIA, hausser les sourcils. Mais, pour utiliser *sopraccigli*, il faut les dissocier, ce qui semble bien plus difficile à faire que pour les genoux. Les auteurs y arrivent cependant, témoin cette description du visage de Gertrude par Manzoni : "Ma quella fronte si raggrinzava spesso, come per una contrazione dolorosa ; e allora due SOPRACCIGLI neri si ravvicinavano, con un rapido movimento" (36). On se retrouve, on le voit, dans un cas analogue à celui des genoux : pour imaginer ce mouvement, il est nécessaire de concevoir chaque sourcil comme indépendant.

Les alternances *ossi/ossa*, *gomiti/gomita*, *calcagni/cal-cagna*, *cervelli/cervella*, *corni/corna* de même que *lenzuoli/lenzuola* ou *fili/fila*, s'expliquent de la même manière. Il se produit chaque fois une interférence du mécanisme formel du nombre avec le contenu lexical propre à chaque mot, et c'est, comme nous l'avons vu, la manière dont ce contenu lexical est conçu qui détermine la choix du pluriel. Une simple impression suffit parfois pour imposer un pluriel ou l'autre, et il peut arriver que le même objet soit successive-

ment conçu par l'auteur - ou par le locuteur dans la langue parlée - comme un pluriel interne, puis comme un pluriel externe, ou inversement. C'est ce qu'illustre le passage suivant de Dino Buzzati : "Solo adesso, egli guardava LE MURA della fortezza, la sentinella sul ciglio, vagamente illuminata dai riflessi delle lanterne. Dietro QUEI MURI in una camerata, c'è la branda di Lazzari" (37). Dans la première phrase, LE MURA forment une unité : la forteresse elle-même. Dans la seconde, l'impression qui a dominé est celle des murs de séparation : l'idée d'unité s'est estompée et, conséquemment, le pluriel externe est apparu plus adéquat. Mais il est vraisemblable que l'auteur n'a pas été conscient de son choix. La visée du discours l'a seule occupé et le fonctionnement des mécanismes bien rodés de la langue maternelle a opéré le choix. Et ce qui est vrai de l'écrivain qui peut polir et repolir son oeuvre l'est assurément davantage encore du locuteur dont le rythme de parole est, comparativement, beaucoup plus rapide.

C'est cette connaissance spontanée des mécanismes du langage que les professeurs de langues appelées "vivantes" sont chargés de transmettre à leurs élèves. Encore faut-il, pour éviter les tâtonnements, qu'ils soient, eux, parfaitement conscients de ces mécanismes. En présentant une application de la linguistique psycho-systématique à un problème très particulier mais caractéristique de la langue italienne, nous voudrions avoir apporté notre contribution à cette connaissance.

A. ROCCHETTI

NOTES

- (1) André PEZARD, *Grammaire italienne*, Paris, Hatier, 1946, 3e édition, p. 6.
- (2) Les langues Modernes, mars-avril 1964.
- (3 et 4)
Jean NICOLAS, *Cours de philologie italienne*, Paris, P.C.L.L., 1959, p. 97.
- (5) S. CAMUGLI, *Précis de grammaire italienne*, Paris, Hachette, 1942.
- (6) B. BABOU, *Grammaire italienne*, Paris, Didier, 1962.
- (7) A. PEZARD, *Grammaire italienne*, Paris, Hatier, 1946.
- (8) S. BATTAGLIA-V. PERNICONE, *La grammatica italiana*. Torino. Loescher.

1960.

- (9 et 10)
Camilo LLOVERA MAJEM, *Grammatica italiana del Siglo XX*, Barcelona, Bosch, 1942, p. 75.
- (11) V. BABOU, *op. cit.*, p. 38.
- (12) A. PEZARD, *op. cit.*, p. 26.
- (13) M. REGULA-J. JERNEJ, *Grammatica italiana descrittiva*, Bern, Francke, p. 87 et 88.
- (14) S. BATTAGLIA-V. PERNICONE, *op. cit.*, p. 131.
- (15) S. CAMUGLI, *op. cit.*, p. 4 et A. PEZARD, *op. cit.*, p. 26.
- (16) Des étudiants de première année du premier cycle de la Faculté de Paris (section italien) ont bien voulu accepter de participer à ces recherches. Qu'ils en soient ici remerciés.
- (17) V. PATOLINI, *Cronache di Poveri Amanti*, Firenze, Vallecchi, 1954, p. 317-318.
- (18) G. TOMASI DI LAMPEDUSA, *IL GATTOPARDO*, Milano, Feltrinelli, 1963, p. 43.
- (19) A. PEZARD, *op. cit.*, p. 26.
- (20) B. BABOU, *op. cit.*, p. 27.
- (21 bis)

C'est là un postulat de la linguistique psycho-systématique, lequel sert de fondement à sa méthode d'analyse : l'esprit procède par opérations successives qui s'inscrivent dans le temps. Que ce temps échappe à la conscience, cela ne saurait étonner à l'époque des calculateurs électroniques dont les milliers d'opérations semblent simultanées alors qu'elles se sont simplement succédé à un rythme très rapide. Il suffit de penser que l'influx nerveux atteint des vitesses allant, chez l'homme, de trente à cent mètres à la seconde, pour comprendre qu'étant donné la faible distance à parcourir pour engendrer les opérations de pensée dans le

cerveau, l'esprit possède une latitude comparable à celle des calculateurs électroniques pour réaliser des séries d'opérations qui peuvent en effet sembler "hors du temps".

- (22) Le singulier doit en effet faire coïncider une forme de singulier et un contenu de singulier, tandis que le pluriel peut être saisi soit comme un pluriel de forme, soit comme un pluriel de contenu, soit, enfin, comme un pluriel à la fois de forme et de contenu.
- (22 bis) GUILLAUME, **Langage et science du langage**, Paris, Nizet, 1964, p. 171. La théorie du nombre que nous présentons ici se trouve exposée dans différents articles de ce recueil : p. 169-171 et 225-228.
- (23) Giuseppe Tomasi di LAMPEDUSA, **Il Gattopardo**, Milano, Feltrinelli, 1963, 80e édit., p. 124.
- (24) Vasco PRATOLINI, **Cronache di Poveri Amanti**, Milano, Mondadori, 1960, p. 308.
- (25) Francesco JOVINE, **Le terre del Sacramento**, Torino, Einaudi, 1962, p. 230.
- (26) Alessandro MANZONI, **I Promessi Sposi**, Torino, Einaudi, 1962, p. 230.
- (27) Alessandro MANZONI, **ibid.**, p. 274.
- (28) Alessandro MANZONI, **ibid.**, p. 270.
- (29) V. PRATOLINI, **op. cit.**, Vallecchi, 1954, p. 318.
- (30) V. PRATOLINI, **op. cit.**, Mondadori, 1960, p. 302.
- (31) V. PRATOLINI, **op. cit.**, Vallecchi, 1954, p. 318.
- (32) **Id.**, **ibid.**, p. 317.
- (33) Camilo LLOVERA MAJEM, **op. cit.**, p. 77.
- (34) BATTAGLIA-PERNICONE, **op. cit.**, p. 131.
- (35) Italo CALVINO, **I Racconti**, Torino, Einaudi, 1958, 7e édit.
- (36) A. MANZONI, **op. cit.**, P. 195.
- (37) D. BUZZATI, **Il deserto dei Tartari**, Milano, Mondadori, 1966, p. 113.